

ODYSSEES DE L'ESPACE



Certains d'entre eux ont choisi de partir. Pas seulement dans une autre ville, un autre atelier, une autre galerie, mais partir ailleurs, à l'écart en tout cas des structures établies. Partir, pour s'inventer son propre territoire, à l'image d'Aleksandra Mir qui a transformé un polder hollandais en paysage lunaire pour être « *the first woman on the moon* ». Et dans ce mouvement d'éloignement, animé par l'utopie d'inventer des

terres nouvelles, de relancer l'aventure de l'art, ils réinventent les formes de l'expédition. Trekkings désertiques, découverte d'une île, opérations survie, exotourisme intergalactique : aujourd'hui au cœur de plusieurs travaux d'artistes contemporains, l'expédition est en passe de redevenir une pratique artistique. Voire une modalité nouvelle de l'exposition, le musée transformé en champ de lave chez Olafur Eliasson devenant alors le lieu même du voyage, voire le site polaire d'une improbable *Expédition scintillante*, pour reprendre le titre de l'expo de Pierre Huyghe à Brégenz. Dans cette reconfiguration de l'espace muséal, le spectateur devient non pas le témoin visuel du voyage, mais le voyageur lui-même, traversant des nappes de brouillard, expérimentant un cyclone, éprouvant le froid et la bruine.

Sans rien d'un mouvement artistique constitué, ces expéditions collectives ou solitaires constituent une mouvance éparse : car, derrière cette volonté de « *hit the road* » se jouent en réalité des démarches profondément individualisées, et des visages extrêmement singuliers de l'Ailleurs. On se gardera donc de trop généraliser : d'un artiste à l'autre, il sera question de migrations mentales, d'expéditions imaginaires autant que réelles, d'expositions aventureuses, de voyages immobiles, voire d'un exode plus politique, guidé par l'horizon d'une nouvelle dissidence. Dont acte.

Les arts plastiques vivent actuellement une crise intense du lieu. Crise du lieu de production, éclaté et nomade : L'atelier ? La rue ? La résidence ? Crise du lieu de diffusion : où ça se passe ? Dans la neutralité légitimante du musée ? Le semi-anonymat des structures alternatives ou l'espace saturé des mass-media ? Dans les lieux marchands de la foire et des galeries d'art ? Sur les tour-operators des biennales et de leurs artistes congressistes ? Dans le grand Tout du web ? Dans la blancheur immaculée du white cube ou dans l'espace public, tantôt festif tantôt âpre, le plus souvent impitoyablement aveugle aux œuvres qui s'y coulent ? Interrogation fébrile et féconde à la fois : où être, où aller, où faire quoi, où vivre : tous les artistes d'aujourd'hui se posent invariablement cette question, en amont comme en aval de leur production plastique.

Pour dresser la cartographie de cet Ailleurs réinventé par chacun, le tour d'horizon commencera par une ligne droite : non pas celle tracée, à travers autoroutes et terrains vagues, par Laurent Malone et Dennis Adams dans le reportage photographique qui les a conduits du sud de Manhattan à Kennedy Airport (JFK, 2003). Mais plus droite encore, plus longue, et plus expéditive au fond, celle qui a guidé Laurent Tixador et Abraham Poincheval de Nantes à Metz (*L'inconnu des grands horizons*, 2002). Ensemble, ils avaient déjà mené une expérience de survie : pendant huit jours en septembre 2001, ils étaient allés vivre sur l'île du Frioul à la manière des hommes préhistoriques (*Total Symbiose I*), vivant de la cueillette de moules et de figues de Barbarie, dessinant des logos Quick ou m & m's en guise de peintures rupestres, le tout à l'abri des flots quotidiens de touristes et des patrouilles de la police maritime. Réinvention du quotidien, cette expédition potache et dérisoire dit au passage l'impossibilité aujourd'hui de découvrir une terre neuve sur une planète radio-satellisée au moindre centimètre près. N'empêche, à l'automne 2002, ils remettent ça et partent comme des vieux routards alpins (« *deux tenues identiques : ça fait un corps expéditionnaire* ») pour un voyage à pied et en ligne droite d'un bout de la France à l'autre. Procédure arbitraire d'une expédition sans utopie ni compassion, dans la France d'en bas avec ses villages oubliés, ses champs de betteraves et ses stations-services autoroutières, pour redocumenter le fameux « *désert Français* » : à mi-chemin au FRAC de Caen, à l'arrivée à l'école des Beaux-Arts de Metz, Tixador et Poincheval arrivent en direct pour l'heure de vernissage de leur exposition et déroulent à l'improviste les rushes du

voyage : « On ne savait pas ce qu'on allait voir, mais on importait dans le champ de l'art une autre réalité ».

Autrement dit, partir, c'est bien, mais il faut savoir revenir, et régler la forme du retour. À leur manière, les onze post-étudiants du Pavillon, l'unité pédagogique du Palais de Tokyo, entraînés sur le delta du Mékong par Ange Leccia et Jean-Luc Vimouth ont donné une réponse on ne peut plus viable au retour d'expédition : réinventant la session familiale des diapositives ou du film de vacances, ils ont procédé collectivement à un show-défilé-performance-projection d'une demi-heure au titre emblématique : *Incompréhension*. Ou comment maintenir à distance le pays visité, comment ne pas réduire son étrangeté naturelle, comment surtout ne pas le ramener à un exotisme de souvenir-pacotille. Incompréhensibles étaient également les images, les actions et les sons envoyés par Nicolas Moulin et sa troupe de fugitifs lors de leur expédition collective dans les déserts de lave islandais, en tenue de camouflage gris anthracite ou kaki foncé (*Opération Topokosm*, été 2002) : images floues, mouvements de corps indescritibles, engins indéterminés... Pour rester dans le trip, pour le préserver d'une société hyper-connexionniste pour s'évader d'une Terre vidéo-balisée de partout, l'Ailleurs doit rester hors-cadre, hors-champ, il convient alors de ne plus vraiment communiquer les résultats du voyage, voire de brouiller les traces, de rompre les liens avec un Ailleurs qu'on espère ainsi maintenir à distance, dans une altérité absolue. Un effort qui sépare

d'ailleurs radicalement les artistes expéditionnaires d'aujourd'hui des artistes du Land Art, cette mouvance pionnière qui dans les années 60 et 70 posa le déplacement au cœur de l'activité artistique et s'aventura superbement au-delà des limites de l'art et de ses sites légitimes. De fait, Richard Long, Dennis Oppenheim, Robert Smithson évidemment, s'efforcèrent le plus souvent de ramener des traces, documents, échantillons de réalité, sous formes de photographies, de films vidéo, mais aussi de rochers, de branches et de feuilles. En somme, ils communiquaient : car le retour même fragmentaire, même indicel de ce qui s'était fait « là-bas » était nécessaire pour étendre de l'intérieur l'espace de l'art, pour donner de l'air et remettre en cause les définitions traditionnelles de l'œuvre.

Entre partir et revenir, dans ce vaste dialogue entre l'extérieur du monde et l'intérieur de l'art, une œuvre oscille tout particulièrement : la *Coconutour* de François Curlet. Structure « nomade, homeless », architecture utopique appelée à voyager au gré des expositions, cette immense noix de coco en résine est à la fois un espace de vie et un lieu d'exposition : montrée au CRAC de Sète, elle permettait d'y regarder tranquillement une nouvelle version filmique d'Ann Lee. D'autres fois, ses parois internes servent d'écran pour la diffusion du film et la *Coconutour* deviendra alors une minisalle de projection. Autant dire qu'elle répond là encore à une insatisfaction critique générée par les lieux traditionnels de l'art : « Une de mes idées, c'était de transformer le white



* PAUL CLAUDEL, Introduction à la peinture hollandaise

Benoît Platéus, Octopus 2002, Ø25cm
Courtesy Galerie Baronian Francey, Bruxelles

Christelle Lheureux
Voyage du Pavillon sur le delta du Mékong, jan. 2003

François Curlet, Coconut, 2002 et Ann Lee witness screen, 2002
Courtesy Galerie Air de Paris, Paris (Prod. Coconut, Crac Languedoc-Roussillon et le BLAC, Bruxelles)

Laurent Tixador et Abraham Poincheval
L'inconnu des grands horizons, 2002

Laurent Tixador, Totale Symbiose II / Ice version (The Snowman), iceberg radiocommandé, 2003

cube, qui est déjà un voyage, une banquise, en île déserte... Il y a dans le white cube un côté Arche de Noé qui m'énerve, un lieu d'échantillonnage des signes, de sauvegarde de l'espèce... La *Coconutour* renforce cet aspect, joue la carte de l'isolement façon *Robinson Crusoe*, mais contient l'idée d'un voyage à domicile : elle n'a pas de localité propre, pas de géographie assignée, c'est une île flottante qui va à la rencontre des naufragés volontaires ». Dans ce vaste dialogue entre l'extérieur du monde et l'intérieur de l'art, la *Coconutour* de François Curlet fait la culbute entre deux paysages et apporte à la pratique artistique de l'expédition une ultime résolution plastique : forme en partance.

PS : aux dernières nouvelles, Laurent Tixador, qui porte désormais une barbe façon Admunsen et ne quitte plus sa tenue de grand voyageur du siècle dernier comme pour mieux nous signifier qu'il s'est légèrement écarté du monde de l'art, repartira seul au Groenland pour une « aventure aux dimensions héroïques et ludiques ». Son but : être le premier artiste à atteindre le pôle nord, et aller faire danser sur la banquise un petit bout d'iceberg radiocommandé dans les glaces flottantes de l'Arctique. C'est reparti. ■